

FEUILLETON

## Le Mal du Pays

Par M. AIGUEPERSE.

PREMIERE PARTIE

VII

(Suite)

.....

“Huit jours après. — “La maladie des petits Zubert ne prend aucun caractère précis. Il paraît que c'est une fièvre lente. Dans ces conditions, je pourrais fort bien aller à la ferme, car j'aime beaucoup les enfants, surtout Pierre, l'aîné, un beau petit gars aux boucles blondes, aux grands yeux bleus, au teint idéal. Mais M. Orvanne me trouve trop “broyante” (sic) pour soigner des malades. Alors, lui, un calme, un posé, il passe là-bas une partie de la journée et toute la nuit. Mairaine, très éprouvée par une crise de rhumatisme, garde la chambre ; je reste auprès d'elle, confectionnant des tas de jolies choses avec les vieilles soies découvertes au fond d'une malle reléguée au grenier. En tirant l'aiguille, je regarde à tour de rôle, le ciel et les allées du parc. Depuis hier, le ciel ne pleure plus. Il resté gris avec des échancrures bleues qui me ravissent ; les allées du parc sèchent doucement, trop doucement. Car la bicyclette est à Pennelière, May... Une bicyclette idéale, mignonne, coquette, que j'ai baptisée du nom de “Désirée”.

“Je sais la diriger, je sais pédaler, je suis une vraie cycliste. Chaque soir, avant de retourner chez les Zubert, M. Jacques me donne une leçon dans le grand vestibule. Au début, je pensais que le médecin campagnard serait un drôle de professeur, et je me permettais de rigoler quand il me donnait un conseil. Après deux ou trois de mes révoltes, M. Jacques m'a dit de son ton bas et ferme :

“—Mademoiselle, si vous ne voulez pas m'écouter, je crois inutile de poursuivre, nous n'arriverons à rien.

“C'est net, May, qu'en penses-tu ? Et cela ne ressemble pas au “flirtage” qui te tourmente pour moi de plus en plus dans la solitude de Pennelière. Bref, je me trouve bien des avis de “mon maître”, et j'attends avec impatience un peu de “sec” pour m'essayer dans le parc.

.....

“Voilà, c'est fait ! Ecoute l'odyssée courte et lamentable. Deux bicyclettes : la sienne, “Purgon” ; la mienne, “Désirée”. Nous montons.

“—Doucement d'abord, dit M. Jacques.

“Je lui lance un regard furieux, et, sûre de moi, veux aller à “grande allure”. Suzan tombe pour la première fois !

“On recommence, et c'est idéal... Je cours, je vole, et, ravie triomphante, je tourne la tête pour voir la mine de mon professeur. Juste à ce moment, une grosse branche barre l'allée. Suzan tombe pour la deuxième fois !

“Je “reremonte”, allant plus doucement, examinant la route. Cela va tout seul. Je pousse un “Ah !” satisfait, auquel M. Jacques répond par :

“—Attention au tournant !”

“—Au tournant !

“Hélas ! “au tournant”, Suzan tombe pour la troisième fois, avec un cri de douleur. Vite, M. Orvanne est auprès de moi.

“—Qu'y a-t-il ? Vous êtes blessée ?

“—Non, je suis en colère, voilà tout. Vous me faites peur de ceci, de cela, comme si j'étais une petite fille. Alors, je perds la tête.

“La vérité, May, c'est que j'étais fort humiliée ; surtout, je souffrais affreusement, mon genou ayant buté contre une pierre.

“—Je reviendrai seule à pied, dis-je à M. Jacques. Vous pouvez aller amuser et soigner vos petits Zubert à fièvre lente.

“—Ils doivent, en effet, m'attendre.

“Sur ces mots, prononcés d'un

ton froid à donner le frisson, il me salue, remonte sur sa machine, et je reste sotte ment assise au milieu de l'allée. Alors, je regarde mon genou, un genou tout meurtri qui brûlait comme du feu. J'y mets une compresse de mousse humide, puis, clopin-clopant, je reprends le chemin de Pennelière, jurant, à part moi, de me venger du docteur, en allant voir, un jour ou l'autre, ce qu'il fait à la ferme.

“Pierre et Noël vont aussi bien que possible, disent tous les domestiques ; comprends-tu que M. Orvanne les garde indéfiniment cloîtrés ? Je pense que ce cher docteur se plaît assez à Pennelière et prolonge la convalescence. Attendez, mon beau monsieur, vous allez payer vos tons de magister et vos airs figés d'aujourd'hui.

“Es-tu sûre enfin, May, qu'“il” ne m'aime pas, et que je ne l'aimerai jamais, jamais, jamais ?

“Un bon baiser. Je clos ce long journal en te disant : La suite au prochain numéro.

“SUZAN”.

VIII

Tu sors Suzan ?

—Oui, marraine. Vous êtes plongée dans votre correspondance et j'ai une envie folle de prendre l'air. Voyez donc ce beau ciel.

—Es-tu suffisamment couverte ?

—Comme une Russe.

Avec sa jupe courte en serge bleu marine, son boléro de loutre moulant sa taille mince et son grand béret blanc, la jeune fille était une si jolie “Russe” que la baronne Heurtel la regarda une minute, le sourire aux lèvres, le cœur plein de fierté maternelle.

—Comme but de promenade, tu pourrais aller boire du lait chez les Darlon, ils t'aiment beaucoup, ces bons vieux. Aie soin de ne pas faire de folie en compagnie de Désirée.

Une flamme légère jaillit des yeux de Suzan.

—Aujourd'hui, marraine, Désirée va dormir. J'ai moins envie de boi-  
re du lait que de cueillir du houx et